



1.



2.

# JUNON ANTHÉA

ILLUSTRATION D'UN PASSAGE DU V<sup>e</sup> LIVRE  
DES *FASTES* D'OVIDE

EXPLICATION DE DEUX VASES PEINTS  
ET CONJECTURES SUR L'ORIGINE DES FLORALIA

PAR

ADRIEN DE LONGPÉRIER

CONSERVATEUR DES ANTIQUES ET DE LA SCULPTURE DU MUSÉE DU LOUVRE

Bibliothèque Maison de l'Orient



134110

PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET

RUE DE VAUGIRARD, 9

—  
1849

## JUNON ANTHÉA,

### ILLUSTRATION D'UN PASSAGE DU V<sup>e</sup> LIVRE DES FASTES D'OVIDE.

Extrait du XX<sup>e</sup> volume des Mémoires de la Société des Antiquaires  
de France.

Une étude attentive des compositions qui ornent les vases peints antiques, nous autorise à croire que les dimensions de ces monuments ont influé sur le choix des sujets que les artistes avaient à y retracer. Il nous paraît évident qu'ils n'aimaient point à peindre des figures de très-petites proportions et que lorsque le vaisseau qu'ils devaient décorer n'offrait qu'une surface restreinte, ils s'en tenaient à une figure seule ou du moins à une scène peu compliquée. On doit encore remarquer que sur les très-petits vases, les personnages, même lorsqu'ils ont un certain rang dans la mythologie, affectent quelquefois les formes enfantines et seraient par conséquent méconnaissables, n'étaient les attributs dont ils sont

accompagnés<sup>1</sup>, ou les noms qui sont inscrits auprès d'eux.

Il était indispensable de consigner ici ces observations avant de proposer l'explication que nous croyons pouvoir donner de deux vases qui font partie des collections du Louvre et de la Bibliothèque nationale, vases qui, selon nous, représentent deux phases du même mythe et qui, pour l'interprétation, se prêtent un mutuel secours.

Sur le premier vase (voy. la pl. II, n° 1) qui est un *aryballe* de 13 centimètres de hauteur, on voit une jeune femme, vêtue d'une tunique talaire et d'un péplum, tendant les deux bras, avec l'expression de l'admiration et du désir, vers une plante à stipe tuberculeux qui se dresse devant elle, avec l'apparence d'un ithyphallisme très-caractérisé.

Le second vase plus fin de travail est aussi en forme d'*aryballe* et haut de 15 centimètres. Il montre une jeune femme vêtue et coiffée comme la première (voy. pl. II, n° 2), mais élevant les

<sup>1</sup> Voy. principalement le charmant vase publié par Stackelberg : *die Græber der Hellenen*, pl. XVII. — Le vase représentant le retour d'Ulysse figuré par Raoul Rochette : *Odysséide*, pl. LXXVI, n° 7. Le dessinateur en déroulant cette peinture exécutée sur un vase cylindrique, a mal établi la division du sujet, et l'oiseau palmipède devrait se trouver derrière la femme, car c'est un déterminatif de nom, le canard *πηνέλοψ*, accessoire qui confirme l'explication donnée par le savant antiquaire. Voy. encore GERHARD, *Auserl. Griechische Vasenbild.*, pl. XI, n° 3.

deux mains en signe d'effroi et semblant fuir la plante à fleur aiguë.

Nous reconnaissons dans ces deux scènes, qui, à notre avis, offrent une liaison intime, Junon séduite par la fleur que Chloris lui fit connaître dans les champs Oléniens et qui la rendit mère de Mars<sup>1</sup>.

On ne s'étonnera pas de voir la reine des dieux privée de tous les insignes de sa puissance, car à l'époque ancienne à laquelle ont été peints les vases qui nous occupent on n'était pas prodigué d'ornements; quant à l'extérieur très-juvénile attribué ici à Junon, il tient surtout à la nature des monuments sur lesquels nous la voyons représentée, ainsi que nous en avons fait plus haut la remarque.

Pausanias dit brièvement qu'à Argos on voyait, à la droite du temple de Latone, une chapelle dédiée à Junon Anthéa : Τῆς δὲ Ἥρας ὁ ναὸς τῆς

<sup>1</sup> Dans une autre peinture de vase où MM. Lenormant et J. de Witte reconnaissent l'aventure de Junon avec Jupiter métamorphosé en coucou, la déesse est aussi dans l'attitude de la fuite, ce qui exprime la surprise, conséquence naturelle du prodige. *Élite des monum. céramogr.*, pl. XXIX A. — La légende du coucou excède la foi respectueuse que montre ordinairement Pausanias lorsqu'il s'agit des dieux; il rapporte le fait, mais il ajoute : τοῦτον τὸν λόγον, καὶ ὅσα εἰκότα εἶρηται περὶ θεῶν, οὐκ ἀποδεχόμενος, γράφω δὲ οὐδὲν ἤσσοι. II, 17, 4. C'est peut-être par une raison analogue qu'il s'est abstenu de tout détail à l'égard de la fleur des champs Oléniens et de l'origine du surnom Ἀνθεῖα.

Ἀνθείας ἐστὶ τοῦ ἱεροῦ τῆς Λητοῦς ἐν δεξιᾷ<sup>1</sup>. Mais le discret voyageur n'indique pas d'où venait ce surnom, peut-être était-ce là un secret sur lequel un initié devait garder le silence; c'est ainsi qu'en décrivant une figure de Junon qui tenait une grenade, le même auteur ajoute : Τὰ μὲν οὖν ἐς τὴν ροιάν, ἀπορρητότερος γάρ ἐστιν ὁ λόγος, ἀφείσθω μοι<sup>2</sup>. Il faut se rappeler cependant que dans ce même temple de Latone existait une statue de Chloris : Τὴν δὲ εἰκόνα παρὰ τῇ θεῷ τῆς παρθένου Χλωρίν ὀνομάζουσι<sup>3</sup>. Or, Flore, alors qu'Ovide l'interroge, répond au poète en ces termes :

195 Chloris eram, quæ Flora vocor : corrupta latino  
Nominis est nostri litera Græca sono.  
Chloris eram, Nympe *campi felicitis*.....

La déesse cite la métamorphose de Narcisse et autres aventures dans lesquelles les fleurs jouent un rôle; elle ajoute :

229 Mars quoque, si nescis, *per nostras editus artes* :  
Jupiter hoc ut adhuc nesciat, usque precor.  
*Sancta Jovem Juno, nata sine matre Minerva*  
Officio doluit non eguisse suo  
Ibat, ut Oceano quereretur facta mariti;  
Restitit ad nostras fessa labore fores.  
235 Quam simul adspexi : Quid te, Saturnia, dixi,  
Adtulit? exponit quem petat illa locum;

<sup>1</sup> Lib. II, cap. xxii, 4.

<sup>2</sup> Lib. II, cap. xvii, 4.

<sup>3</sup> Lib. II, cap. xxi, 9.

Addit et causam; verbis solabar amicis :  
Non, inquit, verbis cura levanda mea est :  
Si pater est factus neglecto conjugis usu  
240 Jupiter et nomen solus utrumque tenet :  
Cur ego desperem fieri *sine conjuge mater*;  
Et parere intacto, dummodo casta, viro?  
Omnia tentabo latis *medicamina terris*;  
Et freta, Tartareos executiamque sinus.  
245 Vox erat in cursu : vultum dubitantis habebam :  
Nescio quid, Nympe, posse videris, ait.  
Ter volui promittere opem, ter lingua retenta est :  
Ira Jovis magni causa timoris erat,  
Fer, precor, auxilium, dixit; *celabitur auctor*<sup>1</sup> :  
250 Et Stygiæ numen testificatur aquæ.  
Quod petis, Oleniis, inquam, mihi missus ab arvis  
*Flos* dabit : et hortis unicus ille meis. [vencam,  
Qui dabat, hoc, dixit, sterilem quoque tange ju-  
Mater erit : tetigi; nec mora, mater erat.  
255 Protinus hærentem decerpsi pollice florem :  
Tangitur; et *tacto concipit illa sinu*;  
Jamque gravis Thracen, et læva Propontidos intrat;  
Fitque potens voti; *Marsque creatus erat*.  
Qui memor accepti per me natalis : habeto  
260 Tu quoque Romulea, dixit, in urbe locum.

Ovide, qui, suivant la manie poétique de son siècle, fait de l'allégorie littéraire en défigurant les mythes antiques de la Grèce, attribue à Flore une action personnelle et directe dans la maternité de Junon. On reconnaît cependant les traces de l'idée symbolique. Flore ou Chloris,

<sup>1</sup> On pourrait voir ici une allusion au silence gardé par les mythographes.

expression des forces germinatrices de la nature, celle qui dit, en parlant d'elle-même :

Nos quoque idem facimus tunc, quum juvenilibus annis  
Luxuriant animi, corporaque ipsa virent<sup>1</sup>,

fournit une plante dont le suc rend la vigueur à l'organisme maternel.

Quoique Ovide soit le seul auteur qui raconte la naissance de Mars, il est évident que ce mythe est d'essence hellénique et nous n'hésiterions pas à croire que la Junon Anthéa d'Argos devait son surnom à la fleur étolienne quand même cette manière de voir n'aurait pas été adoptée par d'éminents érudits. MM. Ch. Lenormant et J. de Witte ont, en effet, émis les premiers cette opinion dans leur beau recueil intitulé : *Élite des monuments céramographiques*<sup>2</sup>.

Visconti a fait remarquer qu'il existe des monnaies de grand bronze de Julie Mamée, mère d'Alexandre Sévère, au revers desquelles on voit Junon assise, tenant une fleur de la main droite et un enfant enmailloté sur le bras gauche : la légende est JUNO AUGUSTA et l'illustre antiquaire n'hésite pas à reconnaître Mars dans le petit enfant ; la fleur que tient la déesse en est, suivant lui, la preuve ; c'est donc là une *Juno Mar-*

<sup>1</sup> Ovid., *Fast.*, lib. V, vers 273-4.

<sup>2</sup> Tom. I, pag. 82.

*tialis*, et la fleur ou plante que tient à la main la déesse désignée par cette dernière épithète sur les médailles de Treb. Galle et de Volusien, fait encore allusion à la merveilleuse procréation du dieu de la guerre<sup>1</sup>.

Eckhel, il est vrai, n'admet pas cette interprétation<sup>2</sup> ; il croit voir, après Tristan<sup>3</sup> et Winckelmann<sup>4</sup>, une paire de ciseaux dans la main droite de la Junon *martiale* figurée sur les monnaies de Trébonien Galle et de son fils.

« Cur vero eadem hæc Juno dicta fuerit *martialis*, nondum satis comperire potui, » ajoute le numismatiste Viennois.

Nous avons examiné avec le plus grand soin le médaillon, les grands bronzes de Trébonien Galle et les grands bronzes de Volusien portant la légende IVNONI MARTIALI que possède la Bibliothèque nationale, et nous avons reconnu que la déesse, assise de face, tient sur le bras gauche un enfant enmailloté. Cette circonstance qui n'a pas encore été constatée, lève tous les doutes que l'on pouvait entretenir sur l'objet placé dans la main droite ; car l'identité de cette

<sup>1</sup> *Museo Pio Clementino*, tom. I, pag. 5. — Cf. t. VI, pag. 86.

<sup>2</sup> *Doctrina numor.*, t. VII, pag. 338.

<sup>3</sup> *Commentaires historiques, contenant l'hist. gén. des empereurs*, II, pag. 668.

<sup>4</sup> *Pierres gravées de Stosch*, Préface, pag. xiv. — *Monumenti inediti*, p. 14.

Junon martiale avec celle qui est gravée de profil, sur les grands bronzes de Lucille, de Julia Domna, de Mamée et sur les petits bronzes de Salonine, est évidente. Dès lors on ne peut plus se refuser à voir dans cet objet une plante, une fleur. Les pétales ou les feuilles sont quelques fois assez nombreuses, ce qui a fait dire au capitaine William Henry Smith, propriétaire d'une magnifique collection dont il a publié le catalogue : On those medals which represent the deity in a temple, only one pair of scissars is observable; but this figure (Femme assise à gauche avec la légende *Junoni martiali*) holds three, so that each of the Parcae might have been accommodated<sup>1</sup>.

Cette réflexion de l'antiquaire anglais, est assurément la meilleure critique que l'on puisse faire de l'opinion soutenue par Eckhel.

Nous devons encore faire observer que le dôme qui couvre le temple dans lequel est assise la *Juno Martialis* de Trébonien Galle, est surmonté d'une fleur tout à fait semblable à celle que tient à la main la *Juno Lucina* et la *Juno Augusta*, représentée sur les bronzes des impératrices Lucille, Domna, Mamée et Salonine.

Entre les colonnes du temple, aux côtés de la

<sup>1</sup> *Descriptive catalogue of a cabinet of roman imperial large bras medals*; Bedford, 1834, in-4°, pag. 286, Treb. Gall. n° CCCCLXXVIII.

Junon Martiale, on voit deux animaux couchés, que le docte Eckhel considère comme des bœufs qui rappellent, selon lui, les bœufs blancs attelés au char de cette prêtresse de Junon Argienne, que la piété de ses fils Cléobis et Biton rendit célèbre.

Toutefois dans le récit d'Hérodote les bœufs ne sont mentionnés que pour leur absence : οἱ δὲ σφι βόες ἐκ τοῦ ἀγροῦ οὐ παρεγίνοντο ἐν ὄρῃ<sup>1</sup>; et il ne paraît pas que ce soit là un motif suffisant de les introduire dans le temple. Le médaillon de Trébonien Galle conservé à la Bibliothèque nationale, quoique bien frappé, ne laisse pas distinguer de quelle espèce sont les deux animaux en question, parce que leur relief a été un peu usé par le frottement. Dans la gravure publiée en 1694, par Vaillant, d'après le médaillon que possédait l'abbé F. de Camps<sup>2</sup>, on reconnaît

<sup>1</sup> Lib. I, cap. xxxi. — Il faut dire cependant qu'au temps de Paléphate, on avait entendu que les bœufs dont cet écrivain va jusqu'à désigner la couleur, faisaient partie du cérémonial. Ἀργεῖοι πολιοῦχον αὐτοῖς τὴν Ἥραν ἠγοῦντο· καὶ διὰ τοῦτο καὶ πανήγυριν αὐτῇ τεταγμένην ἄγουσιν· ὁ δὲ τροπὸς τῆς ἐαρτῆς, ἀμαξὰ βοῶν τὸ χροῖμα λευκῶν. *De incredib.*, cap. LI, 1.

On peut observer encore ici que, dans les divers récits d'un fait mythologique ou historique, les détails deviennent plus abondants et plus précis à mesure que l'on s'éloigne davantage de l'époque à laquelle le fait a été cité pour la première fois.

<sup>2</sup> *Selectiora numismata in ære maximi moduli*, in-4°, pag. 107, et pl. annexe.

plutôt deux béliers, et s'il en était ainsi on pourrait, en tenant compte de l'antique forme *ares* (pour *aries*), conservée par Varron<sup>1</sup>, voir là une allusion au nom grec de Mars Ἄρης. Peut-être aussi le temple de Junon Anthéa était-il en rapport avec le mont Κρεῖτον, situé près d'Argos<sup>2</sup>, et le bélier (κρίος) n'était-il rapproché de l'image de la déesse qu'à titre de déterminatif parlant. Ces sortes de jeux d'esprit sont extrêmement fréquents dans la numismatique antique<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> 4. Ling. Lat. 19.

<sup>2</sup> CALLIMACH. Lavacr. pallad., 44.

<sup>3</sup> M. DE LUYNES, *Études numism. sur quelques types relatifs au culte d'Hécate*, pag. 22 et 25, considère avec toute raison comme une expression du nom Ἄνθεα la couronne ornée de *palmettes* qui ceint la tête de Junon argienne sur les monnaies de Crotona, de Pandosia, d'Élide, de Vesperis, d'Hyrium, et principalement sur ces belles monnaies d'argent qui avaient été attribuées à la Crète et que M. de Cadavène a restituées à Argos d'Argolide. *Recueil de médailles grecques inédites*, 1828, in-4°, p. 162, pl. III, nos 1, 2, 3. — C'est encore une Junon Anthéa que représente une rare monnaie de bronze frappée à Adramytium de Mysie; Sestini a cru à tort que la déesse tenait un pavot; ce serait tout au plus une grenade. *Descrizione del museo Chaudoir*, pag. 84, pl. V, n° 8. — Un précieux vase de la fabrique de Ruvo, conservé au Musée du Louvre, et qui provient de l'atelier de Gros, représente un *Jugement de Paris*, dans lequel Vénus et Minerve sont debout, tandis que Junon est assise sur une fleur; la déesse tient un sceptre terminé par une palmette, et porte une couronne décorée du même ornement; la peinture de ce vase a été figurée dans l'*Odysséide* de M. RAOUL ROCHETTE, pl. XLIX, n° 2, pag. 264.

Au premier aperçu il semble que la plante, placée dans la main d'une déesse *Lucine*, ait dû être l'aristoloche, Ἀριστολόχεια, que Dioscoride croit douée des vertus que son nom indique<sup>1</sup>. Cependant le feuillage et la fleur de l'aristoloche ont une forme bien connue qui ne convient pas à la figure retracée sur les médailles.

C'était une doctrine reçue dans l'antiquité et au moyen âge que lorsqu'une plante avait des rapports de forme, d'odeur ou de couleur avec un animal ou une partie d'animal, il en résultait des propriétés sympathiques. Nous avons déjà signalé la forme phallique de la plante peinte sur les deux vases, près de la Junon Anthéa<sup>2</sup>. Or, il existe en Grèce, aussi bien que dans notre pays, une plante dont le nom antique a la plus grande analogie avec le nom grec de Mars, et qui porte une fleur dont la tournure phallique et la haute température ont été expressivement caractérisées

<sup>1</sup> III, 4. — Cf. CICERO, *de Div.*, I, 40. — PLIN., XXV, 8, 54.

<sup>2</sup> Les anciens faisaient certainement une grande attention à certaines particularités qui distinguent les plantes. On sait par de nombreux témoignages qu'ils avaient remarqué sur les feuilles de l'hyacinthe les caractères grecs α et qu'ils y voyaient l'expression de la douleur d'Apollon inscrite sur le feuillage d'une fleur issue du sang de son ami. OVID., *Métam.*, X, 215; XIII, 297 sq. — PLIN., lib. XXI, c. II. — PAUSANIAS, I, 35, 4; II, 35, 5. — SERV., *ad Eclog.*, III, 406 sq. — MOSCH., *Épithaphe de Bion*.

par un surnom populaire, bien connu des paysans français. Cette plante est l'*Arum*, Ἄρον, que Pline mentionne<sup>1</sup>, et qui est le type d'une famille considérable dans le règne végétal. Les aroïdées, qui se rencontrent ordinairement dans nos climats, sont le *calla arum* et l'*arum vulgare*, en français *gouet commun* ou *piéd de veau*; nommé quelquefois *arum maculatum*, parce qu'à une certaine époque de l'année ses feuilles se marbrent de taches foncées.

L'*arum* est une plante monocotylédone faisant partie des hypogynes de la méthode naturelle de Jussieu; sa racine est tubéreuse; les espèces herbacées n'ont point de tige, les espèces ligneuses ont quelquefois un stipe, sorte de tronc cylindrique et d'autres fois une tige faible et grimpante.

La fleur est extrêmement remarquable; elle est agglomérée en *spadice* et enveloppée d'une membrane désignée par les botanistes sous le nom de *spathe*, et qui en forme d'oreille d'âne entoure le spadice. Avant que le spathe ne soit ouvert en cornet, lorsqu'il s'élève entre le groupe de trois feuilles que porte ordinairement le piéd d'*arum*, il affecte, comme l'épi de maïs, une forme conique très-aiguë. A l'époque de l'émission du pollen le spathe se colore en pourpre et

<sup>1</sup> *Hist. nat.*, XIX, 5, 30; XXIV, 16, 91. — Cf. SUIDAS: Ἄρον: Ἄρον δέ. — Le nom de la plante vient sans doute de ἄρω, à cause de la façon particulière dont la fleur se dresse.

dégage une quantité de chaleur appréciable à la main. Dans l'espèce *arum Italicum* dont le surnom indique assez la patrie, et dans une autre espèce nommée *arum esculentum* qui croît en Syrie, en Portugal, dans les îles de l'Archipel et les Indes orientales, le plus souvent au milieu des montagnes fraîches et humides, cet accroissement de température excède de beaucoup la chaleur de l'atmosphère et s'élève parfois de 30 à 48 degrés Réaumur. Le tubercule de l'*arum esculentum* fournit une fécule dont la propriété est de guérir les affections où domine l'affaiblissement des fibres. Était-ce là le *medicamen* cherché par Junon<sup>1</sup>?

Nous avons dû exposer ici les principaux caractères qui distinguent les plantes aroïdées, afin de faire comprendre comment nous avons été conduit à reconnaître sur nos vases grecs un végétal appartenant à cette famille. Il faut, bien entendu, tenir compte de la manière très-conventionnelle dont les artistes de l'antiquité représentaient les arbres et les végétaux. La vigne, le peuplier, le lierre, l'olivier dont les rameaux se retrouvent souvent dans les compositions céramographiques, ne se distinguent que par les fruits ou la tournure générale des tiges. Mais le feuillage est exécuté dans ces proportions bizarres, dans ce style indigent dont quelques rares pein-

<sup>1</sup> Voy. plus haut, le vers 243 du V<sup>e</sup> livre des *Fastes*.

tres qui cultivent de nos jours le *paysage historique* ont seuls conservé la tradition. Il est à remarquer qu'une peinture d'Herculanum<sup>1</sup> représente un hermaphrodite tenant à la main une feuille d'Arum et placé sous un portique dont la frise est ornée d'une rangée de fleurons tout semblables à celui que tient la Junon des médailles frappées pour les impératrices que nous avons mentionnées précédemment. La fleur d'Arum serait-elle devenue un symbole d'autoconception?

On pourrait rejeter notre explication et voir, dans la jeune femme qui se baisse vers une plante, Proserpine cueillant des fleurs dans les plaines d'Enna, alors que Pluton va la surprendre pour la conduire dans le monde inférieur. La présence d'un tel sujet n'aurait rien que de très-naturel sur un vase peint, car on peut considérer comme établi, que la destination presque toujours funéraire des vases qui nous sont parvenus (ce sont la plupart du temps les tombeaux qui ont conservé ceux que possèdent nos musées), a dicté l'idée générale dont le peintre s'inspirait et qu'il cherchait à exprimer de toutes façons, s'ingéniant à découvrir dans les récits mythologiques les combinaisons propres à exprimer la même pensée d'une manière sensible. Nous ne parlons pas seulement des sujets *directement* funéraires, tels que ces tombes marquées par des stèles, des édi-

<sup>1</sup> *Le pitture antiche d'Ercol.*, tom. II, pl. XXXIV.

cules, des *hiérons* ou autels consacrés, près desquels une ou plusieurs figures font diverses offrandes ou accomplissent certains rites pieux en déposant des bandelettes, des phalères, des couronnes; encore pour atténuer l'idée lugubre que peuvent faire naître de pareilles scènes, la stèle est quelquefois héroïsée au moyen d'une inscription qui montre le nom d'un personnage homérique, comme Troïlus<sup>1</sup>, Phœnix<sup>2</sup>, Agamemnon<sup>3</sup>, Pyrrhus<sup>4</sup>, en sorte que le vase ne s'applique plus que d'une manière détournée, symbolique, à la cérémonie pour laquelle il a été employé. Mais nous entendons classer parmi les sujets funéraires des peintures dont la fréquente répétition indique le sens figuré. Ainsi, suivant l'âge ou le sexe du mort, suivant le genre d'accident qui l'avait enlevé à sa famille, on a dû choisir, pour les placer dans son tombeau, des vases représentant des sujets parmi lesquels les scènes d'enlèvement ou de départ occupent une large place. Par exemple, le départ d'Hector prenant congé d'Andromaque et d'Astyanax ou bien de Priam et d'Hécube<sup>5</sup>, celui de Castor, de Jason,

<sup>1</sup> Vase du musée du Louvre.

<sup>2</sup> Vase du musée du Louvre.

<sup>3</sup> GARGIULO, *Raccolta de monumenti piu interessanti del R. museo Borbonico*, 1825; pl. 106.

<sup>4</sup> J. DE WITTE, *Description de la collect. d'antiq. de M. le vicomte Beugnot*, 1840, pag. 59, n° 58.

<sup>5</sup> ED. GERHARD, *Auserlesene Griechische Vasenbilder*,

de Bellérophon, d'Amphyaraüs; l'enlèvement d'Hylas<sup>1</sup>, celui de Céphale, de Thiton, de Clitus par l'Aurore; celui d'Europe, de Thalie<sup>2</sup>, d'Égine, de Ganymède par Jupiter, celui d'Amimone par Neptune, de Déjanire par Hercule, d'Hélène par Alexandre, par Thésée<sup>3</sup>, de Proserpine par Pluton, d'Orythie par Borée, etc., expriment la mort prématurée, imprévue ou violente. Nous pensons même qu'en peignant Polyphème et Anacréon, sur certains vases, on a fait allusion au genre de mort de ces personnages qui ont dû à l'ivresse de n'avoir point eu la conscience de leur fin, sort évidemment considéré comme agréable par les Grecs.

Mais après avoir fait une part considérable aux représentations funéraires, nous devons reconnaître qu'il existe une quantité notable de vases peints qui nous montrent des scènes d'union, de naissance, de génération. Il faut dire cependant

pl. CLXXXIX. Dans cette précieuse peinture, qui orne un vase du Musée grégorien, Hector, tout armé, tient une phiale et Hécube une œnochoé. Ce sujet est extrêmement important, parce qu'il permet de considérer comme des scènes de congé ou d'adieux certaines compositions où l'on voit un héros, un dieu, auquel on verse à boire.

<sup>1</sup> FOSSATI, *Bullet. dell' Instit. di corrisp. Arch.*, 1831, p. 5.

<sup>2</sup> VOY. TH. PANOFKA, *Zeus und Ægina*, 1836, 4<sup>e</sup>, pl. II, n<sup>o</sup> 6.

<sup>3</sup> H. D. DE LUYNES, *Description de quelques vases peints étrusques, grecs, etc.*, pl. IX-XI.—J. DE WITTE, *Cat. Durand*, n<sup>o</sup> 383.

que les sujets nuptiaux se rapportent sans doute au mariage mystique de l'homme après sa mort et que les sujets de naissances peuvent indiquer la nouvelle vie des mortels qui sont passés dans un autre monde. Si un artiste avait voulu représenter Proserpine, il n'eût pas choisi pour le faire un vase dont l'exiguïté eût été un obstacle à l'accomplissement de sa tâche et il eût réservé ce sujet pour un de ces monuments qui offrent assez de surface pour que l'on y puisse dessiner et la corbeille renversée et le personnage de Pluton.

C'est précisément parce que l'aventure de Junon est éminemment monoprosoïque, qu'elle était convenable pour la décoration d'un petit aryballe dont une anse occupe en partie la superficie.

La naissance de Minerve a été si fréquemment retracée sur des monuments céramographiques<sup>1</sup> que l'on ne pourra trouver extraordinaire qu'un peintre ait songé à la naissance de Mars dont les anciens, suivant la tradition qu'Ovide nous a conservée, faisaient un mythe correspondant, une sorte de compensation exégétique.

Les textes grecs, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, ne fournissent aucun détail sur

<sup>1</sup> Voy. les nombreux vases représentant ce sujet rassemblés par MM. LENORMANT et J. DE WITTE, *Élite des monuments céramogr.*, t. I, pag. 181 sq., et pl. LV à LXV A.

cette naissance<sup>1</sup>; tandis que le poète latin la raconte avec complaisance. C'est que Mars, l'époux de Rhea Sylvia, avait bien plus d'importance à Rome que dans l'Orient hellénique.

Faisons en passant observer que c'est bien probablement à l'entremise génératrice de Flore dans la naissance du père de Romulus qu'est due l'institution de ces *floralia* dont l'auteur des fastes n'a osé expliquer les rites qu'en leur donnant le caractère d'une exubérante expansion de la jeunesse<sup>2</sup>. Et cependant il nous fournit la clé du mystère dans ces mots :

... Marsque creatus erat,  
Qui memor accepti per me natalis : habeto  
Tu quoque Romulea, dixit, in urbe locum.

<sup>1</sup> Pausanias se contente de dire : « Le poète Olen, dans une hymne à Junon élevée par les heures, a écrit qu'elle avait eu pour enfants Mars et Hébé; Ὡλήνι δὲ ἐν Ἑρας ἐστὶν ὕμνω πεποιημένα τραφήναι τὴν Ἑραν ὑπὸ Ὡρῶν, εἶναι δὲ οἱ παῖδας Ἄρην τε καὶ Ἑβήν. Les Phliasiens rendent de grands honneurs à cette dernière.... Chaque année ils célèbrent des fêtes qu'ils nomment *κισσοτομοί*. La statue de la déesse n'est jamais visible et ils en donnent une raison de religion : *ἱερός ἐστὶν αὐτοῖς λόγος*. » Lib. II, cap. XIII, 3, 4. Lorsqu'on pense à la signification du verbe *κισσάω*, on pourrait supposer que, dans leurs mystères, les Phliasiens coupaient du lierre, *κισσός*, comme symbole de la maternité de Junon. Le mot *κισσώδης*, qui se forme également de *κισσός* et de *κίσσα*, montre combien l'allusion était facile à établir.

<sup>2</sup> *Fast.*, lib. V, vers 331 sq.

Il est probable que l'on possède une représentation des *Floralia* dans certaines peintures découvertes à Herculaneum et qui n'ont point été expliquées d'une manière qui satisfait ceux même qui les ont publiées. Les planches XX et XXVI du second volume des *Pitture antiche d'Ercolano* nous montrent une femme assise tenant à la main une feuille allongée, jaune et rougeâtre, en un mot tout à fait semblable à celles de l'*arum*; devant cette personne, des hommes et des femmes dansent en s'accompagnant avec la lyre, le tympanum, les crotales et la double flûte. Les académiciens *Ercolanesi* se sont demandé s'il fallait voir là une scène des fêtes de Bacchus ou des rites accomplis en l'honneur de la grande Mère; mais ils ont soulevé des objections considérables contre ces interprétations.

La planche XXVII, (tome III) du même recueil, représente une jeune nymphe couchée tenant une feuille d'*arum*, ce serait dans notre système la Flore, *nymphe campi felicitis*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Un monument découvert à Rome (*Grut. inscr.* LXXXI, 11), porte une double inscription en l'honneur de la bonne Déesse, **BONAI-DEAI**, consacrée par l'ordre d'une affranchie nommée *Annia Flora*, et accompagnée, sur chaque face, d'une fleur. Peut être la piété de cette *Flora* pour la bonne Déesse tenait-elle à un rapport de nom, et les deux fleurs, placées au centre des inscriptions, feraient-elles allusion à la divinité patronne aussi bien qu'à la personne qui lui avait fait élever une stèle votive?

Nous croyons avoir trouvé un autre exemple de la fleur *martiale*. On connaît assez ces deniers frappés par un triumvir de la famille Marcia au revers desquels on voit, sur les arches d'un aqueduc, une figure équestre. Sous le cheval est placé un rameau incliné qui semble sortir d'entre les pierres de l'aqueduc; ceci a été selon nous très-imparfaitement compris.

Havercamp, dit Eckhel<sup>1</sup>, pour qui souvent les plus légers détails semblent des indices de très-grandes choses, voyant sur ces deniers un *arbrisseau sauvage* s'élevant sous le cheval, pense qu'il fait allusion à l'audacieuse expédition de Quintus Marcius Philippus lorsqu'il pénétra en Macédoine par des défilés et des routes impraticables, pour faire la guerre au roi Persée. Mais cet arbrisseau, ou quoi que ce soit qui se voit sous le cheval, prouve que l'on avait élevé une statue équestre à quelque membre de la famille Marcia, et que c'était un support sur lequel un intelligent artiste avait fait reposer la pesante masse d'un cheval de marbre, de même que nous voyons très-souvent les figures les plus lourdes être ainsi soutenues. J'en ai pour exemple deux statues équestres du Musée d'Herculanum. Les supports de cette espèce se nomment *adminiculum* (étau) ou même *veru* (broche) : c'est ainsi que Prudence décrivant les statues des Dioscures dit : *Gemini*

<sup>1</sup> *Doctr. numor. vet.*, t. V, p. 249.

*quoque fratres... impendent retinente veru*<sup>1</sup>, c'est-à-dire que suspendues en l'air, elles semblent prêtes à tomber si elles n'étaient retenues par le support ou broche. Il est probable que le monétaire a emprunté à la statue le type en question.

M. Riccio, dans son récent ouvrage sur les *monnaies des familles romaines*, voit sous la figure équestre un *ramo secco od altro che sia*, ce qui allie l'opinion d'Eckhel à celle d'Havercamp. Il pense toutefois que le triumvir monétaire a rappelé les souvenirs glorieux de sa famille : c'est à ce titre qu'il a fait graver sur les deniers de la République la tête d'Ancus Marcius, de qui descendaient les *Marcii*; les arches célèbres de l'aqueduc Marcien, les statues érigées en l'honneur de Quintus Marcius Tremulus qui défit les Herniques et de Quintus Marcius Philippus qui s'empara de Persée, roi de Macédoine. Le *lituus* fait allusion aux sacerdoces et aux cérémonies institués par les premiers rois de Rome. Le coq qui se voit sur la monnaie de bronze de la même famille pourrait se rapporter au surnom de *Marcus* ou *Martius*, puisque le coq est l'oiseau de Mars<sup>2</sup>.

Il nous semble que le docte Eckhel en s'ap-

<sup>1</sup> PRUDENT., *contra Symmach.*

<sup>2</sup> *Le monete delle antiche famiglie di Roma*, Naples, 1843, p. 139.

propriant une idée, émise dès 1774 par les académiciens *Ercolanesi*<sup>1</sup>, n'a pas assez examiné les deniers de la famille *Marcia*. Il eût vu, comme nous, que le sommet de la plante ne touche pas au ventre du cheval. D'ailleurs, ce n'est pas une tige aussi frêle dont les sculpteurs font usage comme étai, mais d'un tronc d'arbre solide; quant aux figures de bronze qui sont citées plus haut, elles sont de très-petite dimension<sup>2</sup>. La plante que nous voyons sur le denier, arcboutée sous un lourd cheval qui galoppe, se ploierait si elle était en métal, et serait inexécutable en marbre. D'autres monnaies consulaires, celles des familles *Emilia*, *Cornelia*, *Crepusia*, *Julia*, *Manlia*, *Quinctia*, représentent des statues équestres, et cependant les chevaux ne sont pas, sur ces deniers, soutenus par des broches.

Nous croyons donc que la plante figurée sur les monnaies de la famille *Marcia* est encore une allusion phonétique, et que c'est la fleur *Martialis*, l'Ἄρον de la Junon Anthéa.

<sup>1</sup> *Bronzi antichi d'Ercolano*, t. III, p. 245, note 11.  
<sup>2</sup> *Ibid.*, t. III, pl. LXI, LXIII. — Voy. *Real Museo Borbonico*, t. III, pl. XLIII : *Due piccole statue equestri*. L'une d'elles est soutenue par un *hermès*; l'autre par un *gouvernail*. Ce sont des tiges droites et proportionnées à la grandeur des figures. Quant à une plante ou un rameau courbé, on conçoit que l'on n'en trouve jamais employés comme supports